

LE PÉTCHÉNÈGUE

d'Anton Tchekhov

Nouvelle écrite lors d'un séjour
d'octobre 1897 à avril 1898
à la Pension russe (aujourd'hui
Hôtel Oasis) de Nice

Jmoúkine, Ivane Abrâmytch, officier de cosaques en retraite, qui, jadis, avait servi au Caucase et qui maintenant habitait sa ferme, — jadis jeune, bien portant et fort, et maintenant vieux, sec et voûté, avec des sourcils touffus et des moustaches d'un gris verdâtre, — revenait de la ville par une journée torride.

En ville, il s'était confessé et avait fait son testament chez un notaire. (Il avait eu, deux semaines avant, une légère attaque d'apoplexie.) Maintenant, en wagon, les pensées tristes sur la mort prochaine, le néant de la vie, la vanité de tout, ne le quittaient pas.

A la station Provâlié — il y a une station de ce nom sur la ligne du Donéts (1) — un monsieur blond, d'âge moyen, gras, ayant sous le bras une serviette usée, entra dans son compartiment. Il s'assit en face de lui. On causa.

— Oui, monsieur, dit Ivane Abrâmytch, pensif, regardant par la portière, il n'est jamais trop tard pour se marier. Moi, tenez, par exemple, je me suis marié à quarante-huit ans. On disait que c'était tard. Ce ne

(1) Le mot *provalié* évoque une idée d'effondrement.
(Tr.)

fut ni tard, ni tôt ; mais il eût mieux valu ne pas me marier du tout. La femme ennuie vite qui que ce soit ; mais nul n'en convient, parce que, voyez-vous, on a honte d'une vie conjugale malheureuse ; et on s'en cache. L'un, près de sa femme, lui dit : « Mânia, Mânia (1), » mais, si ça ne dépendait que de lui, il fourrerait cette Mânia dans un sac et la jetterait à l'eau. La femme, c'est ennui et bêtise purs. Et les enfants, je vous l'assure, ce n'est pas mieux. J'ai deux de ces coquins-là. Leur faire apprendre quelque chose ici, dans la steppe, pas possible. Les envoyer s'instruire à Novotcherkassk, pas d'argent. Et ils vivent comme des louveteaux. Ils finiront par égorger quelqu'un sur la grand'route.

Le monsieur blond écoutait attentivement. Il répondait aux questions doucement et brièvement, et paraissait avoir un caractère paisible et modeste. Il se qualifia d'avocat consultant et dit qu'il allait au village de Dioûiévka, pour affaire.

— Seigneur mon Dieu, s'écria Jmoukine, comme si l'on discutait avec lui, c'est à neuf verstes de chez moi !... Mais, pardon, vous ne trouverez pas, maintenant, de chevaux à la gare... Le mieux, savez-vous, c'est de venir à la maison. Vous y coucherez, et, au matin, vous partirez avec mes chevaux où bon vous semblera.

L'agent d'affaires réfléchit et accepta.

Lorsqu'on arriva à la gare, le soleil était bas sur la

(1) Diminutif affectueux de Marie. (Tr.)

steppe. Pendant toute la route, de la station à la ferme, les voyageurs se turent ; les cahots empêchaient de parler. Le tarantass sautait, grinçait, sanglotait, comme si ses soubresauts lui eussent causé une forte douleur, et l'agent d'affaires, très mal assis, regardait avec angoisse devant lui si on ne voyait pas la ferme. Au bout d'une huitaine de verstes, se dessinèrent, au loin, une maison basse et une cour sombre entourée d'une muraille en pierres de taille. Le toit de la maison était vert ; les crépis s'écaillaient et les fenêtres petites, étroites, regardaient comme des yeux à demi clos. La ferme était en plein soleil : on ne voyait tout autour ni arbres, ni eau. Les voisins, propriétaires et moujiks, l'appelaient la ferme du Pétché-nègue.

Nombre d'années auparavant, un arpenteur qui avait couché à la ferme avait causé toute la nuit avec Ivane Abrâmytch et, mécontent de lui, lui avait dit rudement, en le quittant : « Vous êtes, monsieur, un Pétché-nègue (1). » De là, le nom de la ferme. Et ce surnom s'affermir encore plus, quand les enfants de Jmoukine, devenus grands, commencèrent leurs exploits contre les potagers du voisinage. Le vieux lui-même, on l'avait surnommé : « Savez-vous ? » parce qu'il parlait d'habitude beaucoup et abusait de ces deux mots-là.

Dans la cour, près du hangar, se trouvaient les fils de Jmoukine, l'un âgé de dix-neuf ans, l'autre un

(1) Les Pétché-nègues étaient une peuplade nomade très barbare, qui occupait la steppe russe du neuvième au onzième siècle. (Tr.)

gamin ; tous deux nu-pieds, sans casquette. Et juste au moment où le tarantass entra dans la cour, le plus jeune lança haut devant lui une poule qui caqueta et vola, décrivant en l'air une parabole. L'ainé tira un coup de fusil, et la poule, tuée, s'affala sur le sol.

— Ce sont mes fils qui s'apprennent à tirer au vol, dit Jmoûkine.

Sur le seuil, une femme, petite, maigre, encore jeune et jolie, la figure pâle, vint à la rencontre des arrivants. A sa robe, on aurait pu la prendre pour la servante.

— Celle-là, dit Jmoûkine, permettez-moi, de vous la présenter, c'est la mère de mes sacrés fils. Allons, Lioubov Ossipovna, lui dit-il, grouille-toi, la mère. Fais honneur à notre hôte. Sers-nous à souper. *Presto!*

La maison se composait de deux parties. Dans l'une était le « salon » et, à côté, la chambre à coucher de Jmoûkine, pièces aux plafonds bas, étouffants, remplies d'une multitude de mouches et de guêpes. Dans l'autre partie se trouvait la cuisine qui servait en même temps de buanderie, et où l'on nourrissait les ouvriers ; il y avait là aussi les lits de Lioubov Ossipovna et de ses fils. Sous les bancs couvaient des oies et des dindes. Les meubles de la salle étaient en bois blanc, façonnés probablement par un charpentier. Aux murs, des fusils, des carnassières, des fouets ; et tout ce vieux rebut, aux aciers depuis longtemps rouillés, paraissait gris de poussière. Pas une estampe. Dans le coin consacré, une planche, toute noire, avait, jadis, été une icône.

Une jeune femme petite-russienne mit le couvert et servit du jambon, puis du *borchtch* (1). L'invité n'accepta pas de vodka et ne mangea que du pain et des concombres.

— Vous ne prenez pas de jambon ? demanda Jmoûkine.

— Merci, je n'en mange pas, répondit l'hôte ; je ne mange jamais de viande.

— Pourquoi donc ?

— Je suis végétarien. Tuer des animaux est contraire à ma manière de voir.

Jmoûkine réfléchit une minute, puis dit lentement, avec un soupir :

— Ah... c'est ça !... J'ai vu aussi, en ville, un homme qui ne mangeait pas de viande. C'est une religion qui s'établit maintenant. Pourquoi non ? C'est bien. Il ne faut pas, savez-vous, toujours égorger et tuer. Il faut parfois laisser les bêtes en paix et leur donner du répit. C'est un péché de tuer, il faut le dire. C'est un péché ! Il arrive que l'on arrête un lièvre ; on lui démolit une patte, et il braille comme un petit enfant ; c'est donc que ça lui fait du mal.

— Certainement que ça lui en fait ! Les animaux souffrent comme les hommes.

— C'est vrai, reconnut Jmoûkine. Je comprends tout cela très bien, dit-il en réfléchissant. Seulement, il faut l'avouer, il y a une chose que je ne comprends pas : si, supposons, tous les gens, savez-vous, ne

(1) Potage petit-russien aux bettraves. (Tr.)

mangeaient plus de viande, que deviendraient les animaux domestiques, les oies et les poules, par exemple ?

— Les poules et les oies vivraient en liberté, à l'état sauvage.

— A présent, je comprends !... En effet, les corbeaux et les pies se passent bien de nous... Oui... Les poules, les oies, les lapins et les moutons, toutes les bêtes vivront en liberté, se réjouiront, savez-vous, loueront le Seigneur et ne nous craindront plus. Ce sera la paix et la tranquillité. Seulement, savez-vous, continua Jmoûkine en regardant le jambon ; il y a une chose que je ne peux pas comprendre : que faire alors des cochons ? Où les mettre ?

— Comme toutes les autres bêtes, en liberté !

— C'est ça... oui... Mais, permettez, si on ne les tue pas, ils se multiplieront, savez-vous ; et alors, adieu prés et potagers ! Un cochon, si on le met en liberté et si on ne le surveille pas, gâtera tout en un jour. Le porc est un porc, et ne s'appelle pas ainsi en vain...

On soupa. Jmoûkine se leva de table et arpenta longtemps la pièce en parlant, parlant... Il aimait à parler de choses sérieuses et graves ; il aimait à penser. Et il voulait, en raison de son âge, s'arrêter à quelque chose de tranquillisant, pour avoir moins peur de la mort. Il voulait de la douceur, de la tranquillité d'âme, et de la confiance en soi, comme ce monsieur, qui, se nourrissant de pain et de concombres, se croyait pour cela plus parfait, et qui, assis sur une malle, bien portant et gras, se taisait et s'ennuyait avec résigna-

tion ; dans la pénombre, en le regardant du pas de la porte, il ressemblait à une grosse pierre qu'on ne peut déplacer ; cet homme, dans la vie, a une idée, et il s'en trouve bien.

Jmoûkine sortit sous l'avancée de la porte et on l'entendit soupirer et se dire à lui-même, pensivement : « Oui, c'est comme ça. »

Il commençait à faire sombre ; çà et là, dans le ciel, des étoiles apparaissaient. Dans les chambres, on n'allumait pas encore. Quelqu'un, sans bruit, entra dans la salle et s'arrêta à la porte : c'était Lioubov Ôssipovna, la femme de Jmoûkine.

— Vous êtes de la ville ? demanda-t-elle timidement, sans regarder son hôte.

— Oui, j'habite la ville.

— Peut-être seriez-vous de l'enseignement, monsieur ?... Ayez la bonté de nous renseigner. Nous avons une supplique à écrire.

— A qui ? demanda l'hôte.

— Nous avons deux fils, mon bon monsieur, et il y a longtemps qu'il faut les mettre à l'instruction, mais ici personne ne vient, et nous n'avons personne à qui demander conseil ; pour moi, je ne sais rien, et si on ne les fait pas instruire, ils devront servir comme simples cosaques. Ce sera mal, monsieur. Ils sont illettrés, pire que des moujiks, et leur père, lui-même, Ivane Abrâmytch, les dédaigne et ne les laisse pas entrer dans les chambres. Pourtant est-ce leur faute ? Si seulement on instruisait le plus jeune ! Vraiment, ça fait pitié, dit-elle d'une voix traînante ; ça fait pitié !

Sa voix trembla et il semblait incroyable qu'une si petite et si jeune femme eût de si grands enfants.

— Tu ne comprends rien, la mère ! dit Jmoûkine, apparaissant sur le seuil ; et ce n'est pas ton affaire ! N'ennuie pas notre hôte de tes discours baroques. Va-t'en, la mère !

Lioubov Ôssipovna sortit, et, dans le vestibule, elle répéta encore d'une voix menue :

— Ah ! que ça fait pitié !

On avait, pour l'hôte, dressé dans la salle, un lit sur le canapé, et, pour qu'il ne restât pas dans l'obscurité, on alluma la lampe placée devant les icônes. Jmoûkine alla se coucher dans sa chambre. Au lit, il pensait à son âme, à la vieillesse, à la récente attaque d'apoplexie qui l'avait tant effrayé, et il se représentait la mort nettement. Il aimait à philosopher quand il était tout seul ; il lui semblait alors qu'il était un homme très sérieux, très profond, et que seules, en ce monde, l'occupaient les questions graves. Maintenant aussi il pensait sans fin, voulant s'arrêter à quelque idée qui ne ressemblât pas aux autres, qui eût du sens et pût le conduire dans la vie. Il voulait trouver quelque règle pour que sa vie fût aussi sérieuse et profonde que lui-même. Il eût été bien pour lui, devenu vieux, de renoncer à la viande et à diverses superfluités. Tôt ou tard le temps viendra où les gens ne s'entr'égorgeront plus et ne tueront plus les animaux. Il ne peut en être autrement. Et Jmoûkine se figurait avec clarté ce temps-là, et lui-même vivant en paix avec tous

les animaux. Mais il se rappela tout à coup les porcs, et tout se brouilla dans sa tête.

— Ah ! murmura-t-il en respirant avec peine, quelle histoire, Dieu m'assiste !... Vous dormez ? demanda-t-il ?

— Non.

Jmoûkine se leva et s'arrêta en chemise sur le seuil de sa chambre, laissant voir à son hôte ses jambes, maigres et sèches comme des bâtons.

— Tenez, commença-t-il, aujourd'hui, savez-vous, il y a différentes sortes de télégraphes, de téléphones, et, bref, différentes merveilles ; mais les gens ne sont pas devenus meilleurs. On dit que de notre temps, il y a de cela trente ou quarante années, les gens étaient grossiers et cruels ; mais en est-il autrement aujourd'hui ? Il est vrai que, de notre temps, on était sans cérémonies. Au Caucase, je me rappelle, lorsque nous passâmes quatre mois entiers, inoccupés, sur une petite rivière, — j'étais alors sous-officier, — il arriva une histoire, comme qui dirait un roman. Juste au bord de la rivière, où se trouvait savez-vous, notre escadron de cosaques, était enterré un petit prince que nous avions tué il y avait peu de temps. Et, la nuit, savez-vous, la princesse, sa veuve, venait pleurer sur sa tombe. Ce qu'elle criait, ce qu'elle gémissait !... Et une si grande tristesse nous envahissait tous que nous n'en dormions plus... Une nuit, une autre, nous ne dormîmes pas ; ça finit par nous ennuyer... Et, en effet, à bien raisonner, on ne peut pas ne pas dormir, le diable sait pourquoi, passez-moi l'expression. Nous

saisimes cette princesse et la fouettâmes ; et elle cessa de venir. Et voilà !... Aujourd'hui, assurément, on a affaire à d'autres gens. On ne fouette plus, on vit de façon plus confortable, et il y a davantage d'instruction. Mais, savez-vous, l'âme est toujours la même. Aucun changement. Tenez, veuillez voir : ici vit un propriétaire, savez-vous, qui a des mines. Des gens sans passeport y travaillent, toute sorte de rôdeurs qui ne savent où aller. Le samedi, il faut faire la paye, mais, savez-vous, le propriétaire ne veut pas payer ; il regrette son argent. Alors, il a trouvé un commis, un rôdeur lui aussi, bien qu'il ait un chapeau. « Ne leur paye rien, lui dit-il ; pas un copek ; ils te rosseront, laisse-toi rosser, dit-il ; supporte-le. Et je te paierai chaque samedi dix roubles. » Voilà que le samedi soir, selon la coutume, les ouvriers viennent pour la paye. Le commis leur dit : « Pas d'argent ! » Alors, de fil en aiguille, injures, bataille... On le rosse à coups de poings, à coups de pieds. La faim, savez-vous, les a rendus sauvages. Ils laissent le commis sans connaissance et s'en vont chacun de son côté. Le propriétaire ordonne d'asperger d'eau son commis ; puis il lui donne dix roubles. L'autre les prend et il est encore satisfait, puisque, en somme, ce n'est pas pour dix roubles, mais pour trois qu'il consentirait à se passer la corde au cou. Oui... Et le lundi, un autre groupe d'ouvriers arrive. Ils viennent, ne sachant où aller... Et le samedi, c'est la même histoire...

L'hôte se retourna sur le canapé, la figure contre le dossier, et murmura quelque chose.

— Tenez, un autre exemple, continua Jmoûkine. Il y eut ici une fois, savez-vous, la peste bovine. Le bétail crevait, je puis vous le dire, comme mouches. Il était venu des vétérinaires, et il était sévèrement prescrit, savez-vous, que le bétail crevé fût enfoui au loin, profondément, et recouvert de chaux, etc., etc., d'après toutes les prescriptions de la science. Chez moi aussi il y eut un cheval qui creva. Je le fis enfouir avec toute sorte de précautions et fis verser sur lui une dizaine de pouds de chaux. Mais que pensez-vous ? Mes garçons, savez-vous, mes chers fils, détérèrent le cheval, la nuit, le dépouillèrent et vendirent la peau pour trois roubles. Voilà ! C'est donc que les hommes ne se sont pas améliorés, et que, autant que l'on nourrisse un loup, il regarde toujours du côté du bois. Voilà. Il y a là de quoi réfléchir. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

Entre les fentes des volets, des éclairs luisaient ; l'orage montait ; il faisait étouffant ; les moustiques piquaient. Et Jmoûkine, couché dans sa chambre et réfléchissant, soupirait, gémissait et se disait : « Oui, c'est ça... » Et il lui était impossible de s'endormir.

Quelque part, très, très loin, le tonnerre grondait.

— Vous dormez ?

— Non, répondit son hôte.

Jmoûkine se leva, et, traversant la salle et le vestibule, claquant de ses talons nus, alla à la cuisine boire de l'eau.

— La pire chose au monde, savez-vous, dit-il peu après, revenant avec le godet, c'est la bêtise.

Ma Lioubov Ôssipovna est à genoux et prie. Elle prie chaque nuit, savez-vous, et s'incline jusqu'à terre, premièrement pour que ses enfants aillent s'instruire. Elle craint qu'ils ne servent comme simples cosaques et qu'on ne leur allonge des coups de plat de sabre sur le dos. Mais, pour s'instruire, il faut de l'argent ; et où le prendre ? Enfonce le parquet avec ton front, quand il n'y en a pas, il n'y en a pas. En second lieu, elle prie parce que chaque femme pense qu'il n'en est pas au monde de plus malheureuse qu'elle. Je suis sincère ; je ne vous cacherai rien. Elle est d'une famille pauvre, du clergé ; noblesse de clocher pour ainsi dire. Je l'ai épousée quand elle avait dix-sept ans et on me l'a donnée surtout parce qu'il n'y avait chez elle rien à manger. La misère, la gêne. Et chez moi, vous le voyez, il y avait la terre, une ferme, et, bien ou mal, j'étais tout de même officier. Cela la flattait de se marier avec moi. Dès le premier jour du mariage, elle pleura, et, ensuite, elle a pleuré toutes ces vingt années ; elle a l'œil humide. Et elle reste toujours assise, et elle pense, elle pense. A quoi pense-t-elle, je vous le demande ? A quoi peut penser une femme ? A rien. Je ne tiens pas la femme, je dois l'avouer, pour un être humain.

L'agent d'affaires se leva brusquement et s'assit.

— Excusez-moi, dit-il, il me semble que j'étouffe. Je vais sortir.

Jmoukine, continuant à parler des femmes, tira le verrou, et tous deux sortirent. Juste au-dessus de la maison, la lune, en son plein, nageait dans le ciel,

et la maison et les hangars paraissaient plus blancs que dans le jour. Sur le gazon, entre les ombres noires, s'allongeaient d'éclatantes raies de lumière, blanches aussi. A droite, on voyait au loin la steppe ; au-dessus d'elle scintillaient tranquillement les étoiles ; et tout était mystérieux, infiniment lointain, comme si on regardait dans un profond abîme. A gauche s'étaient amassés de lourds nuages d'orage, noirs comme la suie ; la lune éclairait leurs bords ; et il semblait qu'il y eût là-bas des montagnes couvertes de neige, des forêts sombres et la mer. Un éclair s'embrasa ; on entendit un second grondement ; on eût dit une bataille dans les montagnes...

Près de la maison, une petite chouette hululait un monotone : *spliou! spliou!* (1).

— Quelle heure est-il ? demanda l'hôte.

— Plus d'une heure.

— Comme il y a loin jusqu'à l'aube !

Ils revinrent à la maison et se recouchèrent. Il fallait dormir, et, d'habitude, on dort si bien quand il va pleuvoir. Mais le vieux voulait avoir des idées sérieuses, importantes ; il ne voulait pas seulement penser, mais méditer.

Et il méditait qu'il serait bon pour son âme, en considération de la mort prochaine, de supprimer l'oisiveté qui engloutit, sans qu'on le remarque et sans laisser de traces, les jours après les jours, les ans après les ans ; il serait bon d'imaginer quelque exploit

(1) Je dors ! Je dors ! (Tr.)

à faire, aller, par exemple, à pied quelque part, loin, très loin, ou renoncer à la viande, comme fait ce jeune homme.

Et le vieux se représentait de nouveau le temps où l'on ne tuerait plus les animaux. Il se le représentait avec clarté, avec précision, comme s'il vivait lui-même en ce temps-là. Mais, soudain, tout se brouilla et devint obscur.

L'orage passa plus loin, mais quelques nuages demeurèrent, et la pluie tomba, battant sourdement le toit. Jmoûkine se leva, et gémissant sans cesse, s'étirant, regarda dans la salle. Remarquant que son hôte ne dormait pas, il dit :

— Au Caucase, savez-vous, nous avons un colonel qui, lui aussi, était végétarien. Il ne chassait pas et ne permettait pas de pêcher ; je comprends certainement ça ; tout animal a droit à la liberté, à jouir de la vie. Seulement, je ne comprends pas comment un porc pourrait aller où bon lui semble, sans surveillance.

L'hôte se leva et s'assit. Sa figure pâle, fripée, exprimait l'ennui et la fatigue ; on voyait qu'il était exténué et que la douceur et la délicatesse de son âme l'empêchaient seules d'exprimer son dépit à haute voix.

— Voilà déjà l'aube, dit-il doucement. Veuillez bien ordonner qu'on me donne une voiture.

— A quoi pensez-vous?... Attendez que la pluie cesse !

— Non, je vous en prie, murmura l'hôte effrayé ; j'en ai besoin à l'instant même.

Et il se mit à s'habiller rapidement.

Quand la voiture fut avancée, le soleil se levait ; la pluie ne venait que de cesser ; les nuages filaient rapidement ; il y avait dans le ciel de plus en plus d'espaces bleus. Dans les petites flaques d'eau, les premiers rayons du soleil se reflétaient timidement.

L'homme d'affaires, avec son portefeuille, traversa le vestibule pour monter en tarantass. A ce moment, la femme de Jmoûkine, plus pâle que la veille, rougie de larmes, le regardait attentivement, les yeux fixes, avec une expression naïve, comme celle d'une fillette. On voyait à sa figure dolente qu'elle enviait sa liberté. Ah ! avec quels délices elle serait partie elle aussi !... Et quel besoin elle avait de lui dire quelque chose, probablement de lui demander conseil pour ses enfants ! Qu'elle était pitoyable !... Ce n'est ni une épouse, ni une maîtresse de maison, pas même une bonne ; elle semblait plutôt une parasite, une parente pauvre inutile à tous, un néant... Son mari, s'empressant, ne cessant de parler et de se mettre en avant, reconduisait son hôte ; et elle, collée peureusement contre le mur, avec un air de faute, attendait toujours le moment propice pour lui parler.

— Je vous prie sincèrement, répétait sans cesse le vieux, de revenir une autre fois. Heureux, vous le savez, d'offrir ce qu'on a !

L'hôte monta avec hâte dans le tarentass, visiblement avec un grand plaisir, et comme craignant qu'on pût le retenir. Le tarentass tressauta comme la veille, grinça ; le seau, accroché derrière lui, battait

avec rage. L'homme d'affaires se retourna vers Jmoûkine, avec une expression étrange. Il sembla qu'il voulût, comme autrefois l'arpenteur, l'appeler pétchénègue, ou autrement ; mais la douceur l'emporta. Il se retint, et ne dit rien. A la porte, pourtant, n'y tenant plus, il se souleva et cria d'une voix de colère :

— Vous êtes embêtant !

Et il disparut derrière la porte.

Près du hangar se tenaient les fils de Jmoûkine. L'aîné avait en mains un fusil ; le plus jeune tenait un petit coq gris à belle crête rouge. Le plus jeune lança de toute sa force le petit coq qui s'envola plus haut que la maison et se retourna en l'air, comme un pigeon. L'aîné tira, et le cochet tomba comme une pierre.

Le vieux, troublé, ne sachant comment expliquer l'interpellation brusque et étrange de son hôte, rentra chez lui sans se presser. Et, assis devant sa table, il réfléchit longtemps à l'orientation actuelle des esprits, à l'immoralité générale, au télégraphe, au téléphone, aux vélocipèdes. Que tout cela était inutile !

Il se calma peu à peu, puis il mangea quelque chose sans se presser, but cinq verres de thé et se coucha.

AU PAYS NATAL